

L'OPINION PUBLIQUE FACE À L'AFFAIRE D'APRÈS OCTAVE MIRBEAU

Longtemps ignoré, ou à tout le moins sous-estimé, le rôle d'Octave Mirbeau dans l'Affaire commence tardivement à être reconnu (1). Mais ce qui va aujourd'hui retenir notre attention, ce n'est pas sa participation au grand combat pour la Vérité et la Justice, c'est l'image qu'il se fait et qu'il nous donne de l'opinion publique au cours des deux années d'affrontements. Pour l'étudier, nous disposons de trois types de documents.

- Tout d'abord, sa correspondance, où l'on peut suivre ses réactions au fil des événements et des rebondissements. Mais à une époque où le grand pamphlétaire habite à Paris et rencontre presque quotidiennement les principaux acteurs dreyfusistes de l'Affaire, bien peu nombreuses sont les lettres où il nous livre des analyses de la situation (2).

- Ensuite ses articles de *L'Aurore* - et, accessoirement du *Journal* et du *Journal du peuple* -, tels que nous les avons recueillis dans *L'Affaire Dreyfus*. Mais, d'une part, la collaboration de Mirbeau à *L'Aurore* couvre moins d'une année de l'Affaire : elle ne commence qu'en août 1898 et s'arrête à la veille du procès de Rennes. Et, d'autre part, il n'est pas toujours aisé de démêler, quand il évoque les réactions du peuple - ou, au contraire, son absence de réaction... - ce qui relève de la lucidité désenchantée, au risque de décourager ses lecteurs, et ce qui participe de la volonté de dynamiser la résistance, au risque de nous donner de l'opinion publique une image quelque peu idéalisée.

- Enfin, l'Affaire constitue la toile de fond des deux oeuvres romanesques les plus célèbres de Mirbeau, toutes deux conçues et écrites, pour la plus grande partie, bien avant l'Affaire, mais auxquelles il a voulu donner une dimension nouvelle en les rattachant directement à l'actualité : *Le Jardin des supplices*, qui paraît chez Fasquelle en juin 1899 (3), et *Le Journal d'une femme de chambre*, qui sort en volume un an plus tard, en juillet 1900, et où le présent du journal de Célestine correspond précisément à l'affaire Dreyfus (de septembre 1898 à juillet 1899). Mais il s'agit là d'un

traitement littéraire *a posteriori*, où de surcroît des considérations non politiques - philosophiques notamment - peuvent altérer quelque peu la vision du peuple qui nous y est donnée.

Face à ce *corpus* de documents de statuts différents, il convient donc de se montrer vigilant et d'interpréter les données à la triple lumière de l'évolution de la situation politique, des phases de découragement et d'activisme à travers lesquelles passe l'écrivain, et des intentions politiques, littéraires et philosophiques qui gouvernent sa plume.

LA FOULE

De l'ensemble des textes de Mirbeau écrits au cours, ou au lendemain, de l'Affaire, se dégage une conception extrêmement pessimiste de la foule. Loin d'être conjoncturelle, elle est une constante de ses articles, de ses contes et de ses romans depuis une vingtaine d'années, et elle ne se démentira plus par la suite. Alors qu'il est rallié de longue date à l'anarchisme, et devrait donc, semble-t-il, reconnaître au peuple un minimum de lucidité et de maîtrise de ses pulsions pour pouvoir assumer sa liberté et vivre en paix, il ne cesse au contraire de nous le présenter comme une masse amorphe, abêtie, manipulée, et potentiellement homicide (4). Dès sa descente dans l'arène, en août 1898, il oppose "*le peuple, troupeau aveugle, indolent bétail, à qui les larges saignées n'ont rien appris*" (5), aux intellectuels, aux "*consciences libres*" et aux "*âmes généreuses*", "*professeurs, philosophes, savants écrivains, artistes*," bref "*tous ceux en qui est la vérité*" - rien moins (6)... Dans ces conditions, s'interroger sur l'opinion publique face à l'Affaire, c'est, remontant de l'effet à la cause, mettre en accusation toutes les forces d'oppression et d'aliénation qui ont fait du peuple, non pas un ensemble de citoyens lucides et solidaires, mais une masse indifférenciée et déshumanisée, que les "*mauvais bergers*" de la politique, de la presse et du patronat, sans conscience ni scrupules, manipulent au gré de leurs intérêts.

Le peuple auquel les premiers dreyfusistes sont confrontés n'est jamais, en effet, aux yeux de Mirbeau, que ce que les classes dominantes et leur système d'exploitation capitaliste et d'oppression

bourgeoise en ont fait : dans son immense majorité, il est composé de "*croupissantes larves*" (7), produits de l'"éducastration" programmée par la sainte trinité de la famille, de l'école et de l'Église (8). Ainsi façonné et crétinisé depuis des générations par les tenants du désordre établi, le peuple apparaît donc comme dépourvu de toute qualité humaine, morale et intellectuelle, sur quoi les intellectuels héritiers des Lumières puissent s'appuyer pour poursuivre leur combat contre l'Infâme :

- Il est **moutonnier**, et même plus encore que les moutons. Car si les moutons vont à l'abattoir sans se révolter, du moins "*ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera et pour le bourgeois qui les mangera*", alors que l'électeur ahuri "*nomme son boucher et choisit son bourgeois*" (9). Au fil des siècles, ce grégairisme est devenu quasiment une seconde nature : c'est ce que notre libertaire appelle l'"*atavisme des servitudes*" (10), déjà mis en lumière dans *Sébastien Roch* (1890) (11).

- Cet esprit moutonnier, produit d'un asservissement séculaire et de décennies de décervelage pseudo-"républicain", entraîne une pesante apathie, une "**inertie**" qui fait la force des nationalistes et des cléricaux (12). À la veille du procès de Rennes, au terme d'une tournée de propagande dreyfusiste en province - en Normandie, en l'occurrence - , Mirbeau écrit, découragé : "*Impossible de la faire sortir de son calme pesant et de sa torpeur*" (13). Pour arriver à secouer cette "*torpeur*", à ébranler cette force d'inertie, encore faudrait-il disposer d'un ressort ou d'un levier : soit un embryon de conscience morale, qui susciterait chez le peuple un sentiment de solidarité et de "*pitié féconde*" (14) pour cette autre victime qu'est le capitaine Dreyfus ; soit un minimum de conscience politique, qui lui permettrait de comprendre que leurs intérêts sont liés - comme Mirbeau et Jaurès s'évertuent à le lui démontrer (15). Mais rien de tel, hélas ! chez la grande majorité des opprimés, qui ont été systématiquement émasculés.

- Ils sont en effet **indifférents** moralement et **inconscients** politiquement, comme l'écrivain le fait dire à un interlocuteur imaginaire dès le 29 mai 1898 : "*Le peuple est indifférent et vaincu. Il ne croit plus à la révolution, ne s'exalte plus pour la justice, ignore la beauté. Il n'a même plus le sentiment - je ne dis pas de sa dignité : où le puiserait-il ? - mais de ses intérêts immédiats (...). Le*

peuple ne veut pas qu'on fasse quoi que ce soit. Il ne veut pas qu'on l'arrache aux saletés de sa bauge. Quand on lui parle de son bonheur, il se bouche les oreilles et ne veut rien entendre : de sa liberté, il se jette aussitôt, tête baissée, dans le mensonge et l'asservissement, plus profondément !

" (16) Même désenchantement un an plus tard : *"Rien ne m'est plus pénible que cette indifférence lourde et vaseuse où le pays s'enfonce de plus en plus chaque jour. De la colère sauvage, ou de l'erreur violente, on peut espérer des réactions salutaires... Qu'espérer de cette atonie qui fait que chaque face humaine est un mur intraversable, où les mots d'appel et de pitié se brisent avant d'avoir été entendus ?"* (17) Pour qu'il en fût autrement, il eût fallu, soit une éducation morale - mais les classes dominantes ne lui inculquent qu'une "morale" de Tartuffe qui ne dupe plus personne et qui ne peut susciter que le dégoût (18) ; soit l'espoir d'un changement radical des conditions de vie - mais l'échec sanglant de nombre de luttes ouvrières, telles que celle mise en scène par Mirbeau dans *Les Mauvais bergers*, au début de l'Affaire, décourage le plus grand nombre de se lancer de nouveau dans des luttes vouées à l'écrasement (19). De surcroît, pour s'engager aux côtés de Dreyfus, encore faudrait-il que les prolétaires cessassent de voir en lui un ennemi de classe (un riche bourgeois) et de caste (un officier sans état d'âme, qui n'eût sans doute pas hésité à mitrailler des manifestants pacifiques, comme à Fourmies) : c'est beaucoup leur demander !

- Par dessus le marché, le peuple est victime de son **ignorance**, qui le prédispose à accepter aveuglément les superstitions et les mensonges les plus absurdes et fait de lui l'objet des **manipulations** les plus grossières. Sans un tant soit peu de lumières de la raison et d'esprit critique, comment résister à la pression conjuguée de la presse, empoisonneuse des esprits, de l'Église, empoisonneuse des âmes, de l'armée, qui robotise les individus pour en faire de la chair à canon ou des professionnels du meurtre, du pouvoir politique, qui détermine la loi, et de la "justice" - si l'on ose dire - qui est chargée de l'appliquer ? Dès lors, les anti-dreyfusards, qui ne reculent devant aucune infamie et qui usent et abusent des faux en tous genres, parviennent à faire croire n'importe quoi, comme Mirbeau s'en est rendu compte lors de sa tournée en Normandie : *"On ne se doute pas combien peu la vérité a pénétré en province. (...) Ce qu'elle sait de l'affaire Dreyfus, elle ne le sait*

que par les odieux et quotidiens manuels du mensonge clérical et de l'imposture militariste. (...) *Pour la province, Dreyfus est un traître*" (20). Dans une de ces lettres imaginaires dont notre pamphlétaire a le secret, la pseudo-baronne de Gnion s'en réjouit sans ambages : "*Tous ces braves gens, éduqués par nos journaux, toutes ces âmes rudes et simplistes, et qui ne vont pas chercher midi à quatorze heures, finissent par s'imaginer qu'il n'y a pas, en France, un pire voleur que Loubet [qui vient d'être élu président de la République] (...). Rien ne prend mieux, sur les imaginations plébéiennes, que les calomnies au fond imbéciles, et toutes les histoires à dormir debout, de traîtres et de millions. Nous devons en tirer un parti étonnant... Oui, j'aime ces intelligences primitives à qui l'on fait avaler tout ce qu'on veut !*" (21) Et d'en conclure cyniquement, à l'instar de nombre de ces politiciens républicains que Mirbeau s'emploie à stigmatiser (22) : "*Il ne faut pas éclairer le peuple ; le jour où le peuple sera[it] éclairé, il ne croirait plus à des mensonges, et nous n'aurions plus barre sur lui*" (23).

- Enfin, ultime obstacle, il y a, dans toute foule constituée d'individus indifférenciés et collectivement irresponsables, "*toute la violence du meurtre*" (24), comme Mirbeau en a donné maintes illustrations dans ses *Contes cruels* (25). Cette violence homicide est un héritage, "*legs fatal*", de nos lointains ancêtres soumis à la même impitoyable "*loi du meurtre*" que toutes les autres créatures vivantes. Mais, dans les sociétés organisées, que ce soit dans la Chine soumise au joug des Qing ou dans la France républicaine, l'instinct du meurtre, que tout homme porte en lui, est dûment canalisé vers des exutoires légaux, comme Mirbeau l'expose dans le "Frontispice" du *Jardin des supplices*. Or, pendant l'Affaire, l'antisémitisme, "*le nationalisme au front de taureau*" (26) et le militarisme bestial, qui se déchaînent impunément, font des Juifs, des intellectuels dreyfusistes et des prétendus "*cosmopolites*", des boucs-émissaires qui offrent à la foule autant d'exutoires légaux à ses pulsions meurtrières, comme Mirbeau lui-même en a fait l'angoissante expérience à Toulouse, en décembre 1898, et à Rouen, en février 1899. Dès le mois d'août 1898, il dressait ce constat terrifiant : "*Lorsque quelqu'un, en ces jours de folie furieuse, hurle : "Vive l'armée !" il hurle en même temps: "Mort à quelque chose !" Ces deux cris sont désormais associés, dans les mêmes*

bouches. Ils ne font qu'un. Ouvertement, admirativement, ceux qui applaudissent l'armée, nous la représentent prête au massacre, impatiente de tueries. Elle est devenue le point de ralliement de toutes les haines sauvages, de tous les appétits barbares, de toutes les violences insurgées" (27). "Le meurtre est dans l'air", constatait-il plus sobrement dans son premier article de *L'Aurore* : "Voilà huit mois qu'on prêche l'assassinat, au nom de la Patrie, qu'on l'exalte, qu'on le glorifie au nom de Dieu ! Le soldat l'appelle et le moine le bénit" (28). Dans cette "course à l'ordure" (29), la presse pourrie des Judet, des Rochefort, des Drumont, des Arthur Meyer, des Pollonnais et des Millevoye, régulièrement fustigés, porte une responsabilité particulière : "Au milieu des frénésies de l'insulte, des épilepsies de la dénonciation et de la calomnie, je vois nettement se dresser la face même, la face ignominieuse du crime. Mes oreilles sont obsédées de ces incessants appels à l'assassinat, de ces cris de mort. Ils me poursuivent sans me lâcher... Pour quiconque réfléchit, il y a bien là, dans ces journaux, un état d'esprit particulier et qui n'est pas autre chose que l'esprit du meurtre" (30). Dans ce déchaînement de "haine" homicide, Mirbeau décèle le symptôme d'un "retour à la barbarie" (31) qui le désespère.

Dès lors, le pays tout entier lui paraît contaminé sans espoir de guérison : "Il me semble impossible - écrit-il à Zola en février 1899, au retour d'un voyage de trois jours en Angleterre auprès de son ami - que nous puissions guérir de l'affreux poison qui tue, lentement, mais sûrement, la France" (32). Quelques mois plus tôt, face à "la coalition gouvernementale de l'aveuglement et du silence", il prédisait : "Et la plaie augmente, se gangrène, purule... Et personne pour la débrider d'un coup de bistouri, pour y porter le fer rouge. Tous, ils attendent la putréfaction finale" (33). Cette "putréfaction finale" qu'il va mettre en images paroxystiques dans *Le Jardin des supplices*, et qui constitue la tragique alternative à "la lutte finale"...

TRANSFORMER L'OPINION PUBLIQUE ?

S'il en était resté à ce constat désabusé, voire désespéré, Mirbeau ne se serait pas engagé

dans le combat dreyfusiste avec toute la passion et toute la générosité qui lui étaient coutumières. Comme bien d'autres, écrivains, artistes ou universitaires, il se serait replié vers "*les pays du rêve*" et enfermé "*dans des tours d'ivoire*" (34), avec l'espoir de se mettre à l'abri de la contamination galopante et de rester prudemment au-dessus de la mêlée. Mais ce n'est conforme, ni à son tempérament de lutteur passionné, ni à son "*donquichottisme*" d'assoiffé de justice. Si, malgré son écoeurement et son pessimisme, qui confine bien souvent au nihilisme, il a cependant refusé la "*désertion du devoir social*" et le défaitisme, et s'il s'est lancé de toutes ses forces dans la bataille pour la Vérité et la Justice, c'est que tout espoir n'était pas mort en lui de voir le peuple sortir de sa "*torpeur*" et "*s'arracher aux saletés de sa bauge*". Il fallait bien qu'il fût fond, un tant soit peu, sur la capacité des intellectuels dreyfusistes et des militants libertaires à secouer la force d'inertie des masses et à leur ouvrir les yeux.

De fait, et c'est là l'unique justification de son métier de professionnel de la plume, il considère que le peuple n'est pas "*inéduicable*", contrairement à ce qu'affirment tant de bourgeois confits dans leur bonne conscience (35). Et, pour sa part, il n'a eu de cesse, dans toute son oeuvre, de l'aider à "*regarder Méduse en face*" (36), à prendre conscience des pourritures sociales et à s'engager pour transformer la société de fond en comble. Vaste entreprise pédagogique de déconditionnement, véritable révolution culturelle qu'il appelle de ses voeux et sans laquelle rien ne serait possible. Ce qui entretient l'espoir de contribuer à cet affranchissement intellectuel et moral des masses populaires, c'est qu'elles ne sont pas aussi uniformes ni aussi totalement déshumanisées qu'on pourrait le penser, sur la base de généralisations hâtives et abusives. On trouve, en effet, au sein du peuple, des hommes et des femmes qui ont résisté au rouleau compresseur du conditionnement et qui ont lutté pour préserver leur individualité et leur jugement critique. Plus tard, on parlera d'"avant-garde", voire de "gauche ouvrière et paysanne". Mirbeau, pour sa part, les appelle joliment des "*âmes naïves*", parce qu'elles ont conservé des restes du regard innocent de l'enfance. C'est sur ces "*âmes naïves*" qu'il s'est appuyé pour mener à bien ses combats esthétiques, en vue de leur faire découvrir et apprécier des génies novateurs que les "demi-savants" de la critique

tardigrade ont conspués ou moqués (37). C'est également sur elles qu'il compte pour seconder le combat des intellectuels dreyfusistes.

Le deuxième article que Mirbeau donne à *L'Aurore*, intitulé "À un prolétaire", s'adresse précisément à ces travailleurs suffisamment conscients de l'exploitation économique et de l'oppression politique qu'ils subissent pour avoir déjà engagé, dans leurs entreprises, des luttes en vue des indispensables transformations sociales que Mirbeau appelait de ses vœux dans *Les Mauvais bergers*. L'ennui est que nombre d'entre eux, notamment ceux qui sont plus sensibles aux arguments simplistes du "mauvais berger" Jules Guesde qu'à "la grande parole" de Jaurès, ne voient pas l'intérêt de défendre un "galonnard" et un ennemi de classe comme Dreyfus : ils considèrent qu'ils n'ont rien à faire dans la bataille qui oppose deux clans de la bourgeoisie. Mirbeau entreprend donc pédagogiquement de démontrer au prolétaire auquel il s'adresse publiquement qu'il y va, en réalité, de ses intérêts vitaux et qu'il lui faut dépouiller Dreyfus de tout caractère de classe : *"En le défendant, celui qu'oppriment toutes les forces brutales, c'est toi que tu défends en lui, ce sont les tiens, c'est ton droit à la liberté, et à la vie, si précairement conquis, au prix de combien de sang ! Il n'est donc pas bon que tu te désintéresses d'un abominable conflit où c'est la Justice, où c'est la Liberté, où c'est la Vie qui sont en jeu et qu'on égorge ignominieusement dans un autre. Demain, c'est en toi qu'on les égorgera une fois de plus"* (38). On sait que, petit à petit, ces appels, relayés par ceux de Jaurès et de Sébastien Faure, finiront par être entendus et par faire basculer la grande majorité de l'avant-garde ouvrière, à défaut des larges masses, dans le combat dreyfusiste.

L'autre enjeu de la lutte menée par Mirbeau est de faire également basculer une fraction sociale dont le poids est décisif : la petite bourgeoisie intellectuelle, où se recrutent les chercheurs, les enseignants, les journalistes, les écrivains et les artistes. Parmi eux, certains ont toujours résisté au lavage de cerveau et ont construit leur personnalité et leurs oeuvres en rupture avec la société honnie : ils participent d'emblée au bon combat, à l'instar de Claude Monet et de Camille Pissarro. D'autres, et ce sont les plus nombreux, sont tiraillés entre, d'une part, les exigences de leur conscience et de leur culture humaniste, et, d'autre part, leur statut social de "prolétaires" qui les

met à la merci de l'État ou de leurs employeurs. C'est à eux que Mirbeau lance un vibrant appel, le 2 août 1898, en misant tout à la fois sur leur sens de la justice, sur leur attachement à une culture désintéressée, et sur leur mission sacrée de défenseurs d'un héritage menacé : *"Est-ce qu'ils peuvent continuer à vivre dans cette angoisse perpétuelle, dans ce remords, dans ce cauchemar de n'oser pas crier leurs certitudes et confesser leur foi ?... Et devant ces défis quotidiens portés à leur génie, à leur humanité, à leur esprit de justice, à leur courage, ne vont-ils pas enfin comprendre qu'ils ont un grand devoir... celui de défendre le patrimoine d'idées, de science, de découvertes glorieuses, de beauté, dont ils ont enrichi le pays, dont ils ont la garde, et dont ils savent pourtant bien ce qu'il en reste quand les hordes barbares ont passé quelque part !"* (39) On sait que, là encore, l'appel sera entendu, et que les "intellectuels" formeront les gros bataillons des signataires de pétitions et des manifestants rassemblés aux quatre coins du pays lors des meetings dreyfusistes. Mais encore fallait-il, pour obtenir semblable résultat, que l'exemple vînt d'en haut pour lever bien des inhibitions : c'est le "J'accuse" de Zola, ce sont les persécutions engagées contre des universitaires de renom tels que Grimaux, Stapfer ou Andrade, ce sont des prises de position d'écrivains célèbres et de chercheurs de haut niveau, tels que Duclaux, Havet, Anatole France ou Mirbeau lui-même, qui ont enclenché le mouvement, qui l'ont entretenu des mois durant et lui ont permis de devenir majoritaire au sein de l'*intelligentsia*. Autrement dit, les dreyfusistes, et Mirbeau en était parfaitement conscient, ont su jouer sur le gréganisme des intellectuels comme sur le gréganisme des prolétaires au service de la bonne cause...

C'est précisément l'effet qu'il entendait produire lorsqu'en mai 1898, à la face pessimiste de lui-même incarnée dans un interlocuteur anonyme, il objectait : *"Il ne faut jamais désespérer d'un peuple - si pourri qu'il soit - quand une jeunesse intelligente et brave se lève pour la défense de la justice et de la liberté"*. À partir du moment où les jeunes intellectuels *"ont la passion, l'amour de la justice, le culte de la beauté, la soif ardente de la liberté, le désir impérieux de l'action"*, ils peuvent *"communiquer leur ferveur et leur foi à tout ce qui les entoure"*. Dès lors, *"c'est tout un mouvement qui commence, qui ne peut que se développer et grandir, et dont le résultat sera fécond"* (40).

L'agit-prop dreyfusiste constitue donc bien, elle aussi, à ses yeux, une contamination des esprits, mais c'est pour le bon motif qu'elle jette sa semence "*aux quatre vents de l'esprit*".

Le suicide - ou présumé tel (41) - du colonel Henry, le 31 août 1898, relance la bataille révisionniste, ébranle nombre d'esprits, fait craindre à certains que le vent n'ait définitivement tourné, et ouvre du même coup, aux évangélistes du dreyfusisme tels que notre polémiste, des possibilités d'action insoupçonnées. C'est ainsi que les Letellier, propriétaires du *Journal*, sont pris de doute - auraient-ils misé sur le mauvais cheval ? - et songent un moment à confier à Mirbeau en personne toute la rubrique dreyfusienne d'un quotidien tirant alors à un million d'exemplaires (42) ! Las ! ce serait trop beau, et les nationalistes et leurs complices du gouvernement ne tardent pas à serrer les rangs et à reprendre l'initiative : ils incarcèrent Picquart au Cherche-Midi, et des bruits de coup d'État commencent à courir. Pour y faire face, se constitue alors une "Coalition révolutionnaire", à laquelle participe Mirbeau, et qui lance un appel à tous les "*hommes libres*", "*républicains, démocrates, socialistes, révolutionnaires, libertaires*", pour qu'ils unissent "*les forces émancipatrices de l'avenir*" afin de contenir la menace liberticide représentée par "*la glorification du gourdin, le triomphe du sabre*" et "*la tyrannie du goupillon*" (43). Au-delà du cas particulier de Dreyfus, dont le nom n'est même pas cité dans le manifeste, parce qu'il divise encore les forces progressistes, il s'agit désormais de défendre des valeurs auxquelles sont attachés tous les hommes de gauche, quelle que soit leur appartenance partisane. En faisant ainsi retentir le tocsin pour alarmer tous les esprits libres face au danger militaro-clérical, Mirbeau et ses compagnons libertaires espèrent mobiliser enfin les larges masses jusque là apathiques.

Pendant cette période où tout semble possible, y compris le pire, Mirbeau fait paradoxalement preuve, dans ses chroniques de *L'Aurore*, d'un optimisme inhabituel. Ainsi écrit-il, au lendemain de l'arrestation du colonel Picquart : "*Son âme est avec l'âme des foules, aujourd'hui désabusées. Ayant voulu l'abattre, ils [l'État-Major] en ont fait un héros, non pas seulement le héros d'une élite, mais le héros populaire, qui a déjà sa légende (...). La rue s'est éveillée. (...) Ce n'est plus l'indifférence d'il y a six mois, l'apathie, l'égoïsme, la blague qui veut ignorer*". Et de

prophétiser : "*Quand l'âme de la foule, quand la rue frémit et qu'elle parle de toutes ses voix, c'est que c'est l'heure de la justice !... et que malgré les régiments et les canons, cette heure-là doit sonner !*" (44) Cette confiance dans la foule - y compris les "*bourgeois*", les "*camelots*" et les "*cochers*", pourtant peu suspects de progressisme ! - , et cette conviction qu'il existe une force des choses telle que l'avenir est comme déjà écrit, sont tellement contraires à son habituel pessimisme, à sa hantise des foules homicides, et à son refus, matérialiste, de tout finalisme, que force est d'en conclure que Mirbeau exagère la mobilisation populaire pour les besoins de la cause. En laissant croire qu'elle a déjà eu lieu massivement, il contribue à la renforcer ; en inspirant à ses lecteurs une confiance en l'avenir, que pour sa part il ne partage pas, il tente de dessiner les contours du futur qu'il appelle de ses vœux. Il décrit les foules, non pas telles qu'elles sont réellement, mais telles qu'il voudrait qu'elles fussent.

Cet optimisme, qui obéit pour une bonne part à des préoccupations tactiques et qui a des objectifs propagandistes, va imprégner nombre de ses chroniques suivantes. Ainsi le 24 novembre 1898 : "*Beaucoup, même parmi ceux qui restèrent les plus indifférents au malheur de Dreyfus, se sont spontanément soulevés devant ce nouveau défi porté à la conscience nationale. (...) Dieu merci ! il reste des hommes que le mal du siècle n'a pas atteints. Et quand il y a des hommes, il y a aussi des foules. Lentes à se mouvoir, elles sont terribles quand elles marchent. Une fois ébranlées, on ne les arrête plus*" (45). Ces lignes témoignent d'un double renversement dialectique : la force d'inertie, qui était naguère un obstacle insurmontable, peut désormais jouer en faveur de la révision, puisque les foules se sont "*ébranlées*" ; et la terreur qu'elles inspirent d'ordinaire aux intellectuels individualistes tels que notre libertaire devrait dorénavant frapper les habituels manipulateurs de l'opinion publique, pris en quelque sorte à leur propre piège et victimes de leurs propres crapuleries. Idée précisée quelques jours plus tard : si Freycinet et Dupuy avaient assisté au dernier meeting dreyfusiste, imagine plaisamment Mirbeau, ils auraient entendu "*les voix frémissantes, les voix impérieuses de la rue*" ; et alors, "*peut-être eussent-ils eu peur et regret de leur coupable obstination*". Car ils auraient pu voir que "*c'était bien la révolution, cette fois ; c'était bien sa voix*

qui gonflait les poitrines, son esprit de sacrifice qui emplissait les coeurs, son ivresse rouge, son âme de justice enfin, qui avait conquis la rue ! Spectacle terrible, et beau et doux aussi, et consolateur, car il nous venait enfin, de tous les exils et de toutes les prisons, comme un vent de délivrance" (46). En extrapolant d'un millier de dreyfusistes rassemblés dans la salle du Grand-Orient de France, rue Cadet, à "*la rue*", et de l'indignation d'une infime minorité d'intellectuels et de travailleurs militants à "*la révolution*", il est clair que Mirbeau a deux objectifs : d'une part, enflammer et mobiliser des lecteurs pas encore engagés dans la lutte en dissipant leurs craintes ; et, d'autre part, distiller le doute, voire l'effroi, dans la tête de politiciens pas encore trop compromis, ou encore attentistes, en leur faisant croire que le vent a tourné et qu'il est donc grand temps pour eux de retourner leur veste s'ils ne veulent pas être engloutis avec les extrémistes - et c'est précisément ce qui va se passer. La propagande a visiblement pris le pas sur l'observation objective.

Pourtant, dans les mois qui suivent, au fur et à mesure que l'Affaire s'enlise dans le maquis de la procédure, et que, à défaut de la révolution espérée, on laisse à la "justice", civile et militaire, le soin de trancher, la confiance de notre imprécateur a tendance à baisser. Certes, il continue de proclamer que "*l'expiation est en marche*" (47) et d'espérer que le général Mercier, Arthur Meyer et quelques autres *ejusdem farinae* finiront au bagne. Mais il en est moins que jamais convaincu, et il va même jusqu'à mettre en garde ses lecteurs contre l'optimisme béat et démobilisateur de ceux qui s'imaginent naïvement que "*tout va bien*" (48), et qui refusent de regarder la réalité en face. Son ultime chronique de *L'Aurore*, "En province", citée plus haut, et les très rares lettres écrites à la veille du procès de Rennes ou pendant son déroulement, révèlent qu'il croit de moins en moins à un *happy end*. C'est donc qu'à ses yeux la bataille de l'opinion publique n'a pas été vraiment gagnée.

LE TRAITEMENT LITTÉRAIRE DE L'AFFAIRE

On se rend compte alors, rétrospectivement, que l'optimisme affiché dans nombre de ses articles de *L'Aurore*, ainsi que dans certaines de ses interventions à la tribune de meetings

dreyfusistes, était en réalité de commande et ne reflétait guère ses convictions profondes. Les deux grands romans qu'il publie pendant les derniers soubresauts de l'Affaire, après avoir amalgamé, corrigé et actualisé des moutures parues depuis plusieurs années dans la presse, expriment au contraire un pessimisme qui, de nouveau, confine au nihilisme - comme naguère dans *Les Mauvais bergers*.

Le Jardin des supplices, on le sait, est dédié ironiquement "*aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes, qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes*", et qui, à ce titre, les manipulent et les traitent comme de vulgaires objets à adapter aux exigences d'une société homicide. Si la critique des politiciens et la dénonciation de la triple alliance de l'armée, de l'Église et de la magistrature sont logiques sous la plume d'un dreyfusiste, la mention des "*hommes qui éduquent*" ne manque pas de surprendre. Car les enseignants étaient au premier rang de ces "intellectuels" défenseurs d'un patrimoine d'idées et de beauté qu'il appelait jadis à se mobiliser pour la Justice et la Vérité. Qu'ils soient désormais associés aux autres "*pourrisseurs d'âmes*" dans une commune exécution en dit long sur la déception du romancier, qui retrouve du même coup ses positions libertaires habituelles sur l'école, qui gave les esprits et déforme les cerveaux.

Dans le "Frontispice" qui ouvre *Le Jardin des supplices* - et où Mirbeau reprend un de ses articles de *L'Aurore* (49) - , il met en scène la fine fleur de l'*intelligentsia* scientifique de la République qui, "*après dîner*", discute du meurtre. Tous sont d'accord, on l'a vu, pour considérer que toutes les sociétés, au lieu de s'opposer à l'instinct de meurtre, cherchent tout au plus à le canaliser en lui offrant des exutoires tolérés tels que la chasse et le duel, l'antisémitisme et la guerre. Un philosophe, qui est manifestement le porte-parole du romancier, applique à l'Affaire le constat général : "*L'affaire Dreyfus nous en est un exemple admirable, et jamais, je crois, la passion du meurtre et la joie de la chasse à l'homme ne s'étaient aussi complètement et cyniquement étalées... Parmi les incidents extraordinaires et les faits monstrueux, auxquels, quotidiennement, depuis une année, elle donna lieu, celui de la poursuite, dans les rues de Nantes, de M. Grimaux, reste le plus caractéristique et tout à l'honneur des "esprits cultivés et des natures policées", qui firent couvrir*

*d'outrages et de menaces de mort, ce grand savant à qui nous devons les plus beaux travaux sur la chimie". Mirbeau illustre ici une idée qui lui est chère : l'homme dit "civilisé" n'est en réalité qu'un gorille féroce et lubrique, et la "culture", dont il se gargarise, n'est jamais qu'une mince pellicule superficielle qui craque à la première occasion. C'est vrai de l'élite sociale, comme le prouvent tous les exemples cités dans le "Frontispice", et, à plus forte raison, du *vulgum pecus*, sur lequel les dreyfusistes espéraient pourtant s'appuyer. Et notre philosophe d'expliquer : "Ce besoin instinctif [du meurtre], qui est le moteur de tous les organismes vivants, l'éducation le développe au lieu de le réfréner, les religions le sanctifient au lieu de le maudire ; tout se coalise pour en faire le pivot sur lequel tourne notre admirable société. Dès que l'homme s'éveille à la conscience, on lui insuffle l'esprit du meurtre dans le cerveau. Le meurtre grandi jusqu'au devoir, popularisé jusqu'à l'héroïsme, l'accompagnera dans toutes les étapes de son existence. On lui fera adorer des dieux baroques, des dieux fous furieux qui ne se plaisent qu'aux cataclysmes et, maniaques de férocité, se gorgent de vies humaines, fauchent les peuples comme des champs de blé. On ne lui fera respecter que les héros, ces dégoûtantes brutes, chargées de crimes et toutes rouges de sang humain. (...) Il trouvera dans la guerre la suprême synthèse de l'éternelle et universelle folie du meurtre, du meurtre régularisé, enrégimenté, obligatoire, et qui est une fonction nationale" (50).*

Faut-il s'étonner, dans ces conditions, si les dreyfusistes engagés ont été si peu nombreux, y compris chez les "*natures policées*", et si la majorité silencieuse, ainsi manipulée par les forces rétrogrades et homicides, au lieu de s'insurger contre les atteintes aux droits de l'homme et les transgressions de la plus élémentaire justice, a préféré hurler avec les loups ? S'il est incontestable que *Le Jardin des supplices* peut se lire comme une métaphore de la condition tragique de l'homme, Mirbeau entend bien y apporter également la preuve que la société occidentale repose sur la culture du meurtre, à l'instar de la société chinoise jugée "barbare", et l'affaire Dreyfus en a fourni, selon lui, la confirmation expérimentale. Dès lors, on est en droit de se demander, rétrospectivement, si le combat engagé par le romancier et ses amis pour transformer l'opinion publique n'était pas perdu d'avance, et si lui-même n'en était pas en réalité convaincu d'entrée de jeu. C'est bien possible. Mais,

quoi qu'il en soit, le pessimisme de sa raison n'a jamais réussi à inhiber l'optimisme de sa volonté, et il a toujours fait son devoir, et plus que son devoir, avec enthousiasme et dévouement, comme s'il y avait quelques chances de succès... On ne peut que l'en admirer davantage.

Le Journal d'une femme de chambre, qui paraît treize mois plus tard, au lieu de la Chine, nous conduit dans ces décors hautement exotiques que sont un petit village de l'Eure et l'office des grandes maisons parisiennes au cours de l'Affaire. S'il va de soi que les classes dominantes, ces "*honnêtes gens*" dont les saletés et les pourritures écoeurent tant Célestine, sont des anti-dreyfusards convaincus, il est, par contre, *a priori* plus surprenant que les domestiques, surexploités et asservis, au lieu de se solidariser avec cette autre victime innocente qu'est le capitaine Dreyfus, fassent chorus avec leurs oppresseurs. Examinons rapidement les cas de quatre d'entre eux, qui nous fournissent de précieuses indications sur la vision mirbellienne de ce prolétariat pas comme les autres qu'est la domesticité.

Joseph, le jardinier-cocher des Lanlaire, est un antisémite forcené. Il a accroché aux murs les portraits de Drumont et de Déroulède, de Jules Guérin et du général Mercier ; il collectionne les chansons et les caricatures antijuives , "*il est membre de la jeunesse antisémite de Rouen*", "*de la vieillesse antijuive de Louviers*" et du "*Gourdin national*" - tout un programme ; et, "*quand il parle des juifs, ses yeux ont des lueurs sinistres, ses gestes des férocités sanguinaires*" (51). Et pour cause : Joseph nous est explicitement présenté comme un sadique (il éprouve, par exemple, une jouissance sadique à faire durer l'agonie des canards) ; et Célestine est même convaincue que c'est lui qui a violé et assassiné sauvagement la petite Claire. Pour le lecteur, il est donc l'incarnation de cet instinct du meurtre auquel l'affaire Dreyfus va donner libre cours : Dreyfus en particulier, et les Juifs et les dreyfusistes en général, vont en effet constituer pour Joseph des boucs émissaires idéaux sur qui défuler son trop plein de haine et ses instincts homicides. De surcroît, Joseph a une intelligence obtuse ; dépourvu de tout esprit critique, et ayant pour toute nourriture spirituelle *La Libre parole*, il avale sans sourciller les pires absurdités : il croit par exemple que Zola a livré pour 600.000 francs "*toute l'armée française, et aussi toute l'armée russe, aux Allemands et aux*

Anglais", et il tient ce tuyau "du sacristain, qui le tient du curé, qui le tient du pape, qui le tient de Drumont" (52). À la fin du roman, alors qu'il est devenu maître d'un petit café à Cherbourg et qu'il fricote avec l'armée et la marine, son nationalisme à tout crin constitue une bonne rente de situation, qu'il sait faire fructifier avec sagesse. Prolétaire dépourvu de toute conscience de classe et avide de respectabilité bourgeoise, il pactise donc avec les anti-dreyfusards par sadisme et par bêtise, certes, mais aussi parce qu'il y trouve égoïstement son compte.

La cuisinière Marianne n'est à coup sûr ni sadique, ni arriviste. Elle n'est qu'une pauvre victime, une véritable hilote asservie par ses maîtres et totalement incapable de se révolter. Elle approuve les "discours violents" de Joseph "par des mouvements de tête" et "des gestes silencieux" : "Elle aussi, sans doute, la République la ruine et la déshonore", note ironiquement Célestine, qui ajoute : "Elle aussi est pour le sabre, pour les curés et contre les Juifs... dont elle ne sait rien d'ailleurs, sinon qu'il leur manque quelque chose quelque part" (53). Bref, elle est complètement aliénée ; son ignorance crasse et sa passivité morne de bestiau font d'elle une proie rêvée pour les "pétrisseurs d'âmes" (54) ensoutanés qui diffusent leur venin à travers toute la France profonde.

Monsieur Jean, lui, est d'une essence bien supérieure et jouit d'un statut social infiniment plus honorable. Valet de chambre chez une comtesse, il est amené à frayer avec le gratin nationaliste et clérical, dont il copie les manières et les discours, et il apporte glorieusement sa pierre à l'édifice de l'injustice et du mensonge. Il manifeste aux côtés de François Coppée, de Jules Lemaître et de Quesnay de Beaurepaire ; il souscrit pour le monument à Henry, avec nombre d'autres "domestiques des grandes maisons" ; il reçoit en conséquence des "accolades illustres", de "sérieux pourboires" et des "distinctions honorifiques extrêmement flatteuses" ; peut-être même, en guise de consécration, va-t-on le charger de faire un faux témoignage lors du procès Zola : "Rien ne manquerait plus à sa gloire... Le faux témoignage est ce qu'il y a de plus chic, de mieux porté, cette année, dans la haute société... Être choisi comme faux témoin, cela équivaut, en plus d'une gloire certaine et rapide, à gagner le gros lot de la loterie". Monsieur Jean est par conséquent "l'objet de la curiosité et du respect universels" (55). Il ne s'agit pas chez lui d'un antidreyfusisme de

conviction, imputable à l'ignorance ou à l'instinct de meurtre : simplement il se vend cyniquement aux plus offrants, et il y trouve des satisfactions d'amour-propre en même temps que des récompenses sonnantes et trébuchantes. Bref, s'il est traître à sa classe, c'est par intérêt.

Quant à la chambrière Célestine, son cas est particulièrement intéressant. Car, à la différence de Marianne, elle est fine et intelligente et possède un sens de l'observation et de la répartie qui fait d'elle la digne fille de son créateur ; à la différence de Monsieur Jean, elle a une conscience claire de "l'exploitation" et de "l'esclavage" que constitue la domesticité, et, pas plus que pour Germaine Lechat des *Affaires sont les affaires*, il ne saurait être question pour elle d'être complice de gens qui la dégoûtent viscéralement ; et, à la différence de Joseph, elle est capable, comme Germaine, d'éprouver "une pitié féconde", qui la rend solidaire, par exemple, des malheureux qu'elle voit défiler dans le bureau de placement de Mme Paulhat-Durand. Dotée de lucidité, de principes moraux et de conscience de classe, elle a donc tout, semble-t-il, pour être une dreyfusiste convaincue et pour apparaître, sur ce terrain comme sur quantité d'autres, comme la porte-parole du romancier. Or Mirbeau imagine paradoxalement qu'elle est, elle aussi, antisémite et antidreyfusarde, au point de voir en Jules Lemaître un "génie" et de refuser "carrément" de servir chez Labori, l'avocat de Dreyfus et de Zola. Elle s'en explique : "*Moi aussi, bien sûr, je suis pour l'armée, pour la religion et contre les Juifs*", comme tous les domestiques, qui ont peut-être bien des défauts, mais à qui on ne saurait reprocher de ne pas être "*patriotes*". Le "*bien sûr*" révèle qu'à ses yeux il ne saurait en être autrement : l'aliénation idéologique des domestiques est présentée par Mirbeau comme une évidence. Pourtant Célestine, qui n'est d'ordinaire dupe de rien, et qui est capable d'aller voir ce qu'il y a derrière les apparences, ajoute, après réflexion : "*Lorsque je m'interroge sérieusement, je ne sais pas pourquoi je suis contre les Juifs, car (...), au fond, les Juives et les catholiques, c'est tout un... Elles sont aussi vicieuses, ont d'aussi sales caractères, d'aussi vilaines âmes les unes que les autres... Tout cela, voyez-vous, c'est le même monde, et la différence de religion n'y est pour rien*" (56). Cette lucidité soudaine n'est cependant pas suffisante pour la faire basculer du côté de la Justice et de la Vérité. Comment l'expliquer ?

On pourrait, certes, accuser le romancier de faire fi de la vraisemblance, comme dans maints autres chapitres du *Journal* (57), et de nous présenter un personnage idéologiquement incohérent. À quoi il ne manquerait pas de répondre, comme d'habitude, que l'incohérence est constitutive du psychisme humain (58)... Aussi bien la question qui nous intéresse ici est-elle plutôt de savoir pourquoi il a jugé bon de ne pas faire de son héroïne la dreyfusiste qu'elle aurait logiquement dû être. L'explication la plus probable est qu'il a voulu souligner la force du grégarisme et de "*l'atavisme de servitudes*" qui pèsent sur tous les domestiques, y compris sur Célestine, qui était pourtant la mieux armée pour s'en affranchir. D'une part, en effet, en se distinguant du troupeau, elle risquerait de se faire mal voir ou, pire encore, d'être rejetée, alors que, dans son amère solitude sans espoir, elle a le plus vif besoin de réconfort et de chaleur humaine. D'autre part, comme elle ne cesse de le répéter, les domestiques sont pourris et façonnés par leurs maîtres, et ils perdent à leur contact ce qu'ils pouvaient avoir de pureté et de naïveté : faute du ressort moral qui permet à Germaine Lechat d'assumer jusqu'au bout sa révolte contre son père, elle ne fait pas exception à la règle (59). Il en résulte qu'elle souffre, plus cruellement que quiconque dans sa position sociale, de l'abîme qui sépare la conception de l'action, l'idéal rêvé de la réalité vécue, la révolte en théorie de la soumission en pratique. À travers Célestine, Mirbeau nous rend donc sensible l'extrême difficulté que pouvaient avoir les classes dominées, exploitées et dépendantes économiquement, et de surcroît aliénées idéologiquement, à se saisir de l'affaire Dreyfus pour exprimer leur solidarité et participer au combat aux côtés de l'élite des intellectuels. Si Célestine, en dépit de sa conscience sociale, de sa révolte et de son esprit critique impitoyable, s'en révèle incapable, à plus forte raison les autres, aveuglés qu'ils sont par l'ignorance, le snobisme ou l'intérêt à court terme.

Dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Mirbeau nous trace donc un tableau fort noir de la France pendant l'Affaire. Écoeuré par la loi d'amnistie, qui renvoie dos à dos bourreaux et victimes, faussaires et défenseurs de la vérité, déçu par les divisions qui se sont fait jour chez les dreyfusistes, il semble avoir oublié l'exaltation des meetings, la chaleureuse communion de *L'Aurore* et de la *Revue blanche*, et ses rêves d'une vaste mobilisation des intellectuels et des

prolétaires pour libérer le pays de la tyrannie de l'Armée, de l'Église et du Pouvoir politique, pour ne plus se souvenir que de la veulerie des dominés et des turpitudes des dominants.

* * *

Ainsi, l'image que Mirbeau nous donne de l'opinion publique française face à l'Affaire est fluctuante et contradictoire. Fluctuante, parce que la situation est en constante évolution et qu'alternent chez lui les phases d'espoir et de découragement, d'exaltation et de neurasthénie. Contradictoire, parce que ses articles et ses romans n'obéissent pas à la même logique : s'il est vrai que tous tendent à nous donner de l'ennemi un image caricaturale, à la fois odieuse et ridicule, qui nous révolte en même temps qu'elle le désacralise et le démystifie, il n'en reste pas moins que les chroniques de *L'Aurore* participent du combat quotidien pour mobiliser les avant-gardes littéraires et politiques et pour secouer la "*torpeur*" des masses, alors que les romans, publiés tardivement, en marge de la lutte, et destinés à vivre bien au-delà de l'Affaire, échappent à tout souci de diffusion de la bonne parole et expriment la vision personnelle et durable de l'écrivain, dût-elle apparaître comme démobilisatrice par son excès de pessimisme.

Mais si on lit ses textes de l'époque en tenant compte des inévitables distorsions liées aux différences de statut et de moment, alors apparaissent mieux les constantes de Mirbeau. D'abord, il se méfie des foules, parce qu'il les sait aveugles, ignorantes, manipulables, dominées par l'instinct de meurtre et collectivement irresponsables, donc capables du pire. Ensuite, il éprouve, pour tous les tenants de l'ordre social inique et pour toutes les institutions oppressives qui en constituent l'armature, un dégoût qui ne s'est jamais démenti, qui explique ses engagements anarchiste et dreyfusiste, et qui nous vaut, dans ses chroniques comme dans ses romans de l'époque, toute une galerie de portraits au vitriol, de caricatures vengeresses et d'interviews imaginaires jubilatoires. Enfin, il n'a dans les "intellectuels" qu'une confiance limitée, parce qu'il se méfie du scientisme des Diafoirus de l'université, et aussi parce qu'il sait que la culture n'est ni une garantie

de droiture morale et de courage civique, ni une protection suffisante contre les pulsions homicides ou sadiques qui sommeillent en tout homme et qui peuvent à tout moment faire irruption à la surface, pour peu que les circonstances s'y prêtent.

Pierre MICHEL

Université d'Angers

NOTES

1. Voir la biographie d'*Octave Mirbeau*, par P. Michel et J.-F. Nivet, Séguier, 1990, ch. XVI ; notre édition de ses articles dreyfusistes dans *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991 (A. D.) ; l'article de J.-F. Nivet, "Mirbeau et l'affaire Dreyfus", dans les *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990 ; et la communication de Pierre Michel, "Octave Mirbeau : de l'antisémitisme au dreyfusisme", dans le numéro spécial de la revue *Mil neuf cents*, n° 11, décembre 1993.

2. Essentiellement les lettres à Zola, durant l'exil de celui-ci en Angleterre (lettres publiées par nos soins dans les *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990).

3. Sur l'élaboration du *Jardin des supplices* et le changement de perspective, voir l'article de Pierre Michel, dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, 1994, pp. 171-192.

4. Voir notre communication "Octave Mirbeau : les contradictions d'un écrivain anarchiste", dans les Actes du colloque de Grenoble *Littérature et anarchie*, à paraître en 1995 aux Presses de l'Université de Toulouse-le Mirail.

5. "Trop tard", 2 août 1898 (*L'Affaire Dreyfus*, p. 70).

6. *Ibid*, pp. 72-73.

7. L'expression apparaît dès 1892 dans le roman *Dans le ciel*.

8. Sur cette "sainte trinité", voir mon édition des *Combats pour l'enfant* (Ivan Davy, Vauchrétien, 1990).

9. "La Grève des électeurs", *Le Figaro*, 8 novembre 1888 (*Combats politiques*, Séguier, 1990, p. 112).

10. "À un prolétaire", *L'Aurore*, 8 août 1898 (A. D., p. 76).

11. *Sébastien Roch*, notamment dans le ch. 2 de la deuxième partie : "Jamais je n'ai si bien compris l'irréductible stupidité de ce troupeau humain, l'impuissance de ces êtres humains"...

12. Cf. A. D., p. 140 : "Leur force, c'est votre inertie".

13. "En province", *L'Aurore*, 22 juillet 1899 (A. D., p. 342).

14. "À un prolétaire", *loc. cit.* (A. D., p. 80).

15. Mirbeau, dans son article "À un prolétaire" (*loc. cit.*) ; Jaurès, dans *Les Preuves*, (qui paraissent du 9 août au 20 septembre 1898 dans *La Petite République*).

16. "L'Espoir futur", *Le Journal*, 29 mai 1898 (article recueilli dans le t. II des *Combats littéraires*, à paraître aux Éditions de Septembre).

17. "En province", *op. cit.*, p. 345.

18. Toute l'oeuvre de Mirbeau constitue une mise à nu des "grimaces" des classes dominantes. Voir notamment *Le Journal d'une femme de chambre* (1900) et *Le Foyer* (1908). Sur l'incapacité du peuple à croire à la "morale", voir aussi *L'Amour de la femme vénale*, Côté-Femmes, 1994, pp. 49-50.

19. La leçon qui se dégage des *Mauvais bergers* est en effet profondément décourageante et imprégnée de nihilisme décadent. Voir Wolfgang Asholt, "Les Mauvais bergers et le théâtre anarchiste des années 1990", dans les Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 351-366. Voir aussi ma préface à la pièce, dans mon édition du *Théâtre* de Mirbeau, à paraître aux Éditions de Septembre-Archimbaud.

20. "En province", *op. cit.*, p. 341.

21. "Pour le Roy", *L'Aurore*, 15 juin 1899 (*A. D.*, p. 320).

22. Voir notamment *Combats pour l'enfant*, pp. 139-142.

23. "Pour le Roy", *op. cit.*, p. 321.

24. "L'Expiation en marche", *L'Aurore*, 3 juin 1899 (*A. D.*, p. 309).

25. Voir en particulier ses deux "Paysages(s) de foule" (*Contes cruels*, Séguier, 1990, t. I, pp. 411 sq. et 502 sq.).

26. "En province", *op. cit.*, p. 345.

27. "À un prolétaire", *A. D.*, p. 78.

28. "Trop tard", *A. D.*, p. 67.

29. "Le Rasoir et la croix", *L'Aurore*, 20 décembre 1898 (*A. D.*, p. 189).

30. "L'Espoir futur", *loc. cit.*

31. "En province", *A. D.*, p. 345.

32. Lettre à Zola du 7 février 1899 (*C. N.*, n° 64, 1990, p. 22).

33. "Le Coup de bistouri", *L'Aurore*, 12 septembre 1898 (*A. D.*, pp. 110-111).

34. "L'Espoir futur", *loc. cit.*

35. Voir par exemple les patrons mis en scène à l'acte II des *Mauvais bergers*.

36. L'expression apparaît le 25 mars 1877 dans un compte rendu de *La Fille Élisa* de Goncourt, dans le quotidien bonapartiste *L'Ordre* (article reproduit dans le n° 2 des *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, 1994).

37. Voir notre édition des *Combats esthétiques* de Mirbeau, Séguier, 2 volumes, 1993.

38. *A. D.*, p. 77.

39. "Trop tard", *A. D.*, p. 72.

40. "L'Espoir futur", *loc. cit.*

41. Pour Mirbeau et nombre de dreyfusistes, il s'agissait d'un assassinat déguisé en suicide.

42. C'est en effet ce qu'écrit Mirbeau à Henry Bauer en septembre 1898 (coll. Pierre Michel).

43. Cf. *A. D.*, pp. 139-141. Le manifeste de la Coalition révolutionnaire paraît le 23 octobre 1898 dans *Le Père Peinard*.

44. "Les Voix de la rue", *L'Aurore*, 26 septembre 1898 (*A. D.*, pp. 121-122).

45. "Le Festin des sauvages", *L'Aurore*, 24 novembre 1898 (*A. D.*, pp. 167-168).

46. "La Tache de sang", *L'Aurore*, 6 décembre 1898 (*A. D.*, p. 177).

47. C'est le titre de son article du 3 juin 1899 (*A. D.*, pp. 306-311).

48. C'est le titre de la chronique du 22 juin 1899 (*A. D.*, pp. 323-328).

49. Il s'agit de "Après dîner", paru le 9 août 1898 (*A. D.*, pp. 94-99).

50. *Le Jardin des Supplices*, Folio, 1988, pp. 52-53.

51. *Le Journal d'une femme de chambre* (*J. F. C.*), Garnier-Flammarion, 1983, p. 137.

52. *Ibid.*, p. 138.

53. *Ibidem*.

54. C'est le titre d'un article de Mirbeau sur les jésuites (cf. *Combats pour l'enfant*, pp. 159 sq.).

55. *J. F. C.*, pp. 173-175.

56. *Ibid.*, pp. 138-139.

57. Sur cette question, voir la préface à notre édition du *J. F. C.* (à paraître aux Éditions de Septembre) et le ch. VI de notre synthèse sur *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994.

58. Sur cette conception inspirée des romanciers russes, voir Pierre Michel, "Mirbeau et la Russie", dans les actes du colloque *Voix d'ouest en Europe, souffles d'Europe en ouest*, Presses de l'Université d'Angers, pp. 461-479. Voir aussi la *Lettre de Mirbeau à Tolstoï*, Éd. À l'Écart, Reims, 1991.

59. Voir notamment *J. F. C.*, p. 270.